

Pierre Judet de La Combe

Entre mythes (grecs) et individus



Né en 1949. Études de lettres à Lille, entré au C.N.R.S. en 1975. Actuellement Directeur de recherches au C.N.R.S. et Directeur depuis 1986 du Centre de Recherche Philologique fondé à l'Université de Lille III par Jean Bollack. Travaille principalement sur la tragédie grecque, publie actuellement les derniers volumes d'un commentaire herméneutique et critique de *l'Agamemnon* d'Eschyle, dont le début a été édité en collaboration avec Jean Bollack (1981-82). Nombreux articles sur le texte des Tragiques; traduction avec Myrto Gondicas du *Prométhée* (Éditions Comp'act, 1996). Enquêtes sur les formes de la poésie grecque archaïque (en collaboration avec Fabienne Blaise et Philippe Rousseau, *Le Métier du mythe. Lectures d'Hésiode*, Lille, 1996); a défini et co-animé pour cela le séminaire annuel CorHaLi (Cornell-Harvard-Lille). Mène parallèlement des recherches historiques sur la pratique philologique moderne et les modèles de l'interprétation littéraire.- Adresse: Centre de Recherche Philologique, Université Charles de Gaulle — Lille III, BP 149, F-59653 Villeneuve d'Ascq Cedex.

Aucun dieu ne pourra faire que je ne sois pas venu à Berlin. Ils ont parfois été rudes, freinant l'aventure, avec la lutte constante pour rejoindre une langue qui se plaisait dans son rôle d'horizon, avec le froid, le vide précoce des rues, la liberté inquiétante et les rappels plus inquiétants encore du monde habituel dans ses différentes versions académiques — le plus dur venant après, quand on découvre, au retour, les choses en l'état, et pour longtemps. Mais il reste un avant et un après, une irréversibilité, comme on entendait dire le mardi après 11 heures.

Avant, Berlin était pour moi, du point de vue de la science que je pratique, la philologie, le lieu d'une tension indépassable et mythique. La ville, déjà approchée, mais brièvement, à deux reprises dans les années 80, concentrait en elle l'idée d'une contradiction, avec d'un côté les exploits d'une science lourdement en marche (chaque «station» a son portrait sur le mur de l'escalier qui mène à la bibliothèque de l'Institut de philologie classique, Ehrenbergstrasse; il ne reste plus de marches pour les vivants), et, de l'autre, la critique radicale, profonde et élégante

de la philologie par un philologue qui attendait de sa science plus qu'elle n'avait pu ou voulu donner jusque là, Peter Szondi — que je ne connaissais qu'à travers ses livres, et les récits de Jean et de Mayotte Bollack, de Heinz Wismann, ou de quelques élèves —, figure tendue vers le point utopique, si précaire, où les savoirs «scientifiques», quand ils sont vraiment pris au sérieux, c'est-à-dire enfin mis au service des oeuvres qu'ils déchiffrent et non de la science, finissent par coïncider avec une réflexion générale, à la fois libre et engagée, sur l'écriture poétique. Mon travail sur la poésie grecque archaïque demeure pris, comme par nécessité, dans cette tension entre philologie et philosophie, entre un travail presque maniaque sur la lettre des textes et une réflexion qui n'annule pas la pesanteur des déchiffrements en décidant d'avance du sens à trouver, mais, plus modestement, tente de rendre intelligibles les opérations de la lecture et la portée critique des oeuvres de langage. L'une et l'autre exigences venaient presque exclusivement d'Allemagne, ou plutôt de certaines Allemagnes, qui ne communiquaient pas entre elles, sauf chez Szondi, et j'étais, jusqu'à mon voyage à Berlin, dans la situation paradoxale d'un héritier resté étranger, dans sa vie «naturelle», dans sa langue surtout, à ce qui avait décidé de son métier il y a presque trente ans, quand Jean Bollack créait à l'Université de Lille, où je travaille toujours, un centre de recherche qui garantisse à la philologie classique le libre jeu de ses potentialités.

Il ne s'agissait évidemment pas de venir s'imprégner du lieu, puisque tout a changé et que le Paris Bar, où Szondi recevait parfois, n'est de loin plus au centre de la ville. J'arrivais avec l'idée qu'aux récits berlinois mille fois entendus s'ajouteraient d'autres récits, vécus cette fois. Pouvait commencer l'expérience plus prosaïque d'un exil (puisque'il n'y avait presque rien à retrouver, à reconnaître), où les expéditions alimentaires chez Reichelt, avec de très proches compagnons de route, tenaient lieu de voyages initiatiques.

La philologie, le déchiffrement, devenaient minuscules et quotidiens, obsédants, et les rencontres et les amitiés d'autant plus profondes. L'expérience du dépaysement doublait de force, vécue à deux. Il a fallu pour cela, et pas de mon côté, des arrachements professionnels coûteux, et l'acceptation souveraine de la condition déconcertante et minorisante de «partenaire» de fellow.

Quant au métier, dirigé cette année sur les rapports entre mythe et poésie dans l'épopée et la tragédie grecques, je le laissais osciller librement entre les deux pôles dont je viens de parler. J'ai ainsi eu pour la première fois la possibilité de me confronter, dans un temps continu et librement ouvert, à l'ensemble des niveaux de problèmes que suppose l'interprétation d'un texte poétique ancien; je pouvais enfin m'enfermer

dans la lecture de plusieurs oeuvres (et le huis clos protégé de la Villa Walther, avec ses figures mythologiques grotesques, venait rappeler que toute tentative de transposer la lecture des mythes anciens dans la réalité poussait cette réalité à se venger).

Je m'étais posé au départ la question, que je crois encore non résolue, de la nouveauté à laquelle peut prétendre et que peut réaliser une oeuvre poétique relevant d'une culture traditionnelle, comme la culture grecque archaïque, où les modes de penser et de composer sont fortement codifiés. Cette question n'est pas réglée car les interprétations balancent (parfois chez les mêmes auteurs) entre deux perspectives inconciliables et également réductrices: — ou bien les oeuvres sont interrogées comme témoins de la prégnance de certaines règles de distribution du sens, de codes; les lectures soulignent alors leur pertinence fonctionnelle dans des ensembles plus larges; — ou bien l'accent est mis sur la capacité de «révélation» propre à ces oeuvres, sur leur caractère d'événement comme manifestation hors fonctionnalité de contenus de vérité; dans la perspective de la *Geistesgeschichte*, ces contenus étaient positifs (pour la tragédie: idée de responsabilité, de volonté); depuis la critique des modes de signification qu'a opérés le «poststructuralisme», ils tirent leur force de leur négativité radicale (énigme, ambiguïté comme modes de présence d'une absence fondamentale). La question de la nouveauté se trouve neutralisée d'un côté comme de l'autre: elle n'est au mieux comprise dans le premier cas que comme étape d'une évolution, dynamisée par le dysfonctionnement temporaire du contexte où l'oeuvre vient s'insérer; ou bien, si l'oeuvre est révélation d'un sens, elle ne consiste qu'en une forme de surgissement, le contenu étant par ailleurs déjà donné. Dans aucune de ces deux perspectives il n'est tenu compte de l'activité propre à la formation d'ensembles symboliques que sont les mythes ou les poèmes. C'est cette dimension active de construction, où les formes de discours interagissent en se différenciant et posent par là la possibilité de nouveaux contenus, que j'ai tenté d'explorer.

Acceptant l'idée que la position que les oeuvres d'Homère et d'Hésiode prennent quant à la nature de la réalité est d'ordre mythique (l'interprétation des choses étant donnée par des récits), et donc que l'inexistence supposée à l'époque archaïque d'une «mythologie» constituée (mais est-ce si sûr?) n'interdit pas de considérer le mythe comme une forme établie de discours (il s'agit d'une activité chaque fois déterminée par un problème spécifique à régler, d'où l'éclatement apparent de cette forme), j'ai essayé de mieux dégager ce qui dans le récit mythique relève d'autres modes d'organisation du discours que la narration (où l'on enferme d'habitude le mythe, pris comme pur «récit»), avec notamment l'argumentation (par exemple entre deux versions mythiques

différentes) et la reconstruction (à savoir le retour réflexif sur les étapes antérieures d'une discussion ou d'une interprétation, ainsi quand Hésiode, dans les *Travaux et les jours*, définit avec le mythe des races la place à la fois nécessaire et marginale que doit selon lui occuper l'épopée héroïque comme paradigme de la condition présente). Ces deux orientations du discours, quand elles sont «activées» dans une oeuvre, donnent les conditions d'une nouveauté, au sens où, même si le régime dominant du discours reste narratif, une position peut critiquer une autre, et où un texte peut, de manière rétrospective, présenter l'état de la question qu'il traite (la prise en compte de la dimension reconstructive d'une oeuvre permet souvent d'y reconnaître la présence d'une représentation ou d'une théorie de la culture existante).

J'ai pris comme exemple d'argumentation la critique par Hésiode de la tradition homérique et commune qui ne connaît qu'une seule déesse Querelle, la Querelle guerrière, comme moteur de la rivalité entre les hommes. Dans *les Travaux*, Hésiode ajoute la Querelle pacifique, meilleure, qui ouvre le champ de l'exploit et du conflit aux travailleurs de la terre; la nouvelle «version» se fonde sur une conception explicite du mythe (comme construction inductive à partir de l'expérience sociale), différente de celle proposée par la *Théogonie*, ce qui oblige à reconnaître la présence chez Hésiode d'une réflexion sur la spécificité de différents niveaux de vérité (théogonique, juridique, économique, etc., en contraste donc avec la conception actuellement reçue d'une homogénéité principielle de la pensée archaïque). Le mythe, comme récit cohérent d'action divines, est doté de sa pertinence depuis le dehors, selon le type de question dont il est chargé de figurer une réponse (ce qui m'a amené à envisager l'idée d'une dimension allégorique interne au discours mythique).

J'ai poursuivi en comparant les «positions» d'Homère et d'Hésiode sur la justesse des procédures juridiques (qui sont au cœur de l'intrigue de *l'Iliade* et de la situation présentée par *les Travaux*), ce qui m'a conduit à esquisser la perspective reconstructive propre à l'épopée monumentale. Ma participation, à Lille, en décembre, au jury de la thèse d'État, magnifiquement nouvelle, de Philippe Rousseau sur les principes de la composition de *l'Iliade*, m'a amené à cela. Le refus, chez Homère, d'une déduction du droit (et donc d'une différenciation de la sphère juridique), la soumission de l'ensemble du devenir social, dans son incohérence apparente, au principe mythique d'une «volonté de Zeus» (à savoir la fin de l'Age des Héros, comme l'a démontré Ph. Rousseau) montrent dans l'épopée monumentale le projet d'une représentation unifiée (fictive et «archaïsante») de la totalité des formes de discours existantes par delà leur séparation accomplie.

Comme ce que je visais était la spécificité de différentes constructions sémantiques, il m'était utile de tester sur une oeuvre ancienne le concept de forme symbolique tel qu'Ernst Cassirer l'a élaboré; ce concept a en effet le double avantage d'introduire des principes distinctifs entre les différentes formations intellectuelles et de référer ces formes chaque fois à une activité. J'ai essayé de voir comment *l'Orestie* d'Eschyle (qui est au centre de mon travail depuis très longtemps) élabore sa nouveauté en traitant les différentes formes symboliques qui déterminent la nature de son matériau (langage, mythe, droit, art). L'examen montre dans quelles limites peut opérer le point de vue de Cassirer, qui n'aborde pas de front la question herméneutique de l'individualité.

Ces mois de semi-liberté m'ont aussi permis de commencer à passer de l'autre côté du miroir philologique. Science puritaine, la philologie ne sait (quand elle le veut) défendre l'individualité d'une oeuvre contre la banalité où la condamnent souvent les interprétations philologiques ou savantes qu'en entourant les textes d'un mur de concepts, toujours gauche et provisoire, mais seul recours possible dès qu'on interprète. Elle se confine volontairement dans la sphère de la représentation et s'interdit presque de s'ouvrir à la question de l'écriture. Mais la donne change tout de suite quand on se met à traduire, puisque comprendre ne suffit plus. J'ai ainsi voyagé au cours de ces mois entre le grec d'Eschyle (avec Myrto Gondicas pour le *Prométhée*, mis en scène en janvier à Lyon par Michel Raskine, puis seul pour *l'Agamemnon*, commencé en février), ce que je sais de ma langue, et les grands fragments d'allemand qui m'entouraient.

Cet enfermement incertain avait pour pendant et pour condition la variété presque infinie offerte tous les jours par la vie commune au Collège, dans notre Literaturgruppe et bien au-delà de nos disciplines habituelles.

Sinon, à part Berlin: Ferch, Caputh, Buckow, Tornow, Stralsund, Saffnitz et Göhren (dans les glaces), Kap Arkona, Greifswald, Lindow, Neuruppin et Alt Ruppin, Gartz, Mescherin, Gatow, Zielow, Röbel, Waren, Borker Mühle, Altfriedland, Dresde, Lichtenhain, Bahratal, Gottgetreu-Müglitz, Meissen, etc.